

Transcription de l'entretien avec Jacqueline NORMAND

Enregistré à son domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 20 décembre 2010

[0'00"00] – Les origines

Jacqueline NORMAND : Je m'appelle Jacqueline Normand née Truen, se prononçant « *Truin* ». Je suis née à Rezé, je n'ai pas bougé, le 11 mars 1938. Mon père travaillait à l'usine Renault comme chef-magasinier. Il a été prisonnier sept ans, donc il est parti. Et ma mère était à la maison. Elle s'occupait de ma sœur et moi. Et pendant la guerre, pour arrondir les fins de mois, elle faisait de la couture pour le magasin La Belle Mariée.

Cécile Liège : Beaucoup de gens faisaient ça ?

JN : Pas tellement. Mais elle était couturière. Donc elle avait pris ça pour...arrondir les fins de mois. Pas beaucoup le faisaient dans le coin. Je la vois refaire des shorts et tout. Comme moi, étant gamine, à 8-9 ans, je devais faire des... j'avais du travail à faire. Je devais faire dix aiguillés de tricot le matin et dix le soir. Parce que ma mère estimait que dans la vie, on pouvait s'amuser mais on devait travailler aussi.

CL : Elle vous a pas mal élevée toute seule ?

JN : Jusqu'à l'âge de huit ans. Mon père est parti, j'avais 18 mois.

CL : Et votre sœur ?

JN : Elle est née en 46, après la guerre. J'étais toute seule avec... Alors, si. Ma mère a travaillé. Pendant la guerre, l'usine de mon père a repris les femmes de prisonniers. Donc ma mère travaillait très dur. Elle allait en vélo. C'était très dur. Et c'est ma grand-mère, qui vivait à la maison avec mon grand-père, qui m'a élevée.

CL : L'usine était où ?

JN : L'usine était route de Clisson. On appelait ça le Lion d'Or. Je ne sais pas combien de kilomètres ça pouvait faire. Mais enfin, il y avait des montées et des descentes, c'était dur. Elle a commencé à 7 heures le matin, elle arrivait à 6 heures le soir. C'était dur. Comme beaucoup de femmes de prisonniers. Y'a pas qu'elle, hein.

[0'02"37] – Ses jeux d'enfant

JN : Moi je suis née au centre du Chêne-Creux, rue Jean-Baptiste Tendron, à 100 mètres d'où j'habite maintenant. Je suis née au 67 et j'ai habité 45 ans au 99, une propriété de famille. Donc j'ai tout connu. Moi, mes souvenirs d'enfance, c'est gars et filles, mais surtout gars. Parce qu'il y avait pas beaucoup de filles dans le coin. A la place de l'école maternelle, c'était un grand pré. On appelait ça le commun, avec deux étangs. J'ai patiné dessus. Y'avait un puits, où les gens qui n'avaient pas le service d'eau, dont mes parents au début, allaient se ravitailler. Y'avait au milieu, des grands champs de haies, on cueillait les mûres. On a fait des jeux épouvantables, on grimpait dans les arbres. Et le tantôt, de jeunes dames – pas trop ma mère parce que ma mère estimait qu'il fallait rester... [*signe « correct »*]. Mais les jeunes dames venaient s'asseoir le long du fossé qui était à côté de chez moi et tout le monde papotait, et nous on était là les enfants. Et le soir, l'été, vers 8-9 heures, on faisait une petite veillée dans le pré, tout le monde s'amusait.

CL : Et là votre mère y allait aussi ?

JN : Ah oui.

CL : Et votre père était revenu ?

JN : Mon père était revenu. C'était après la guerre ça.

[0'03"56] – La seconde guerre mondiale

JN : Mes souvenirs d'enfance tout petit, j'en ai... Une qui m'a marquée. Je devais avoir 5 ans, c'est quand les Allemands ont détruit Nantes. Nous, à l'époque, on avait une cour. Et pour aller sur ce commun, il fallait traverser un espace d'un mètre de chaque côté. C'étaient des fossés à l'époque. Et après on entrait. Et je me souviens de mon grand-père me tenant dans ses bras, me disant : « *Regarde là-bas, l'immense incendie. Tu vois, y'a plus de ville.* » J'avais 5 ans, mais ça m'a marquée.

CL : C'était au moment des bombardements, en 43 ?

JN : Voilà.

CL : Vous, les bombardements, vous en avez gardé quels souvenirs ?

JN : Celui-là. Nous on a quand même été épargnés. Y'a eu aussi le bombardement de 43, je ne sais plus où on était. On était dans les vignes. Je crois qu'on était à vendanger. Et on était cachés sous les vignes. Moi je vendangeais pas, mais j'assistais. Et on était cachés sous les vignes pour pas que les avions nous voient. Y'a eu un château qu'a été détruit à la Houssais. Y'a une bombe qu'est tombée dessus. Mais là où moi je suis, y'a pas eu de problème. Même le château de Praud, d'ailleurs les Allemands l'avaient réquisitionné donc y'avait pas de danger. Et c'est le souvenir que j'en ai gardé : c'est ça, on était cachés sous les feuilles. Et après, y'a une voisine qui nous a appelés, qu'habitait à côté. Et tout le monde était rassemblé, priait, priait n'importe comment, n'importe quoi... de peur. Tout le monde était...

CL : Rassemblés où ?

JN : Chez elle, dans sa petite pièce. Tout le monde priait n'importe comment tellement tout le monde avait peur. Ah oui, 43, ça allait, hein ! Mais moi j'ai qu'un souvenir flou. Parce que j'avais que 5 ans, ça m'a amusée au début. Ces bombardements, tout ça, je réalisais pas. Les Allemands sont venus chez moi aussi. Mes parents, dangereusement, cachaient de l'essence, pour ravitailler je ne sais qui, les maquisards ou je sais pas quoi. Les Allemands sont venus perquisitionner chez nous, ils n'ont rien trouvé. Ils sont partis un peu grâce à moi parce que je dormais. Et maman leur a montré que je dormais et ils sont partis. Pas eu trop de problème avec eux.

CL : Si c'était pendant la guerre, c'est votre mère toute seule qui cachait l'essence, parce que votre père était pas là ?

JN : Ben j'avais mes grands-parents. Mes grands-parents étaient là.

[0'06"22] – Le quartier de mon enfance

JN : Dans ma rue, il y avait ma maison. En face, il y avait une très grande ferme. Moi j'allais très, très souvent traire les vaches, m'occuper des petits veaux. Parce que j'étais très bien avec les fermiers. Je montais sur les charrettes de foin, j'ai adoré cette vie- là. J'ai des souvenirs terribles. Un peu plus loin, il y avait une autre ferme où les gens venaient chercher le lait. En face, ils avaient leur grange et j'ai fait des promenades en carriole. C'était très terrien. Un peu plus haut, c'étaient des grands champs où les vaches venaient paître. J'ai gardé les vaches aussi. Dès qu'elles remuaient la queue, elles se sauvaient, alors on les récupérait dans le commun. C'est des souvenirs.

CL : Y'avait du maraîchage aussi, avec Monsieur Heurtin ?

JN : Ah Monsieur Heurtin effectivement. Qu'était un peu plus loin. Y'avait aussi Monsieur Chouin [PHON], qui était un brûleur d'eau-de-vie. Il était un peu plus loin, après les feux si je puis dire. Y'avait un café un peu plus loin. Un tout petit café, on appelait la dame la Mère Binette [PHON]. Tout le monde l'appelait comme ça. Tous les gens du coin allaient voir la mère Binette. Et un peu plus loin en face, il y avait un autre café, tenu par Monsieur et Madame Augereau [PHON]. Et un petit peu après la guerre, les hommes du coin allaient y faire des parties de carte. C'était familial. Tous les gens se connaissaient. Les gens s'entraidaient. C'était convivial.

CL : Vos amis faisaient partie du quartier ?

JN : J'avais une amie qui habitait un peu plus loin mais je n'avais pas trop le droit de traverser la route nationale. J'avais surtout des garçons. J'avais deux, je dirais pas des amies, des voisines. Mais que je ne fréquentais pas trop, de temps en temps oui. Mais j'avais des amies d'école qui venaient me voir.

[0'08"34] – L'école

JN : Ma maman était très pratiquante, alors argent ou pas argent, je suis allée à l'école Saint-Paul. J'allais à pied, quatre fois par jour. Tandis que ma sœur a eu droit au car, parce qu'à l'époque... Mais moi à mon époque, c'était comme ça. Mais on souffrait pas. Je me souviens qu'on avait un goûter, avec une toute petite bouteille de ½ vin. Et, en route, je mangeais et buvait tout pour pouvoir jouer à la récréation.

CL : Le ½ vin, c'était... ?

JN : Une goutte de vin dans de l'eau. Ça rosissait. On allait à l'école, j'allais avec plein de copines et on se retrouvait.

CL : Votre mère vous a parlé de la différence entre l'école laïque et l'école privée ?

JN : Elle était prête à faire tous les sacrifices pour que j'aille à l'école privée. Ma sœur aussi. Parce que pour elle l'école laïque... On allait constamment à la messe – déjà à l'école, hein – j'allais aux Vêpres, j'allais à des missions. Je me rappelle, après la guerre, y'a eu une mission extraordinaire. Tous les jours on était rendus à Saint-Paul. Le vendredi, elle m'emmenait à la messe. Ma mère était très, très, très pratiquante.

CL : Est-ce qu'il existait des relations avec les enfants des écoles laïques ?

JN : Oh oui. J'avais des voisines que j'aimais beaucoup. Mais que je ne fréquentais pas parce que la maman les empêchait de sortir. La maman était très dure. Elle travaillait. Et les enfants n'avaient pas le droit de sortir. J'allais jouer chez elles de temps en temps. Mais... oh oui, j'ai fréquenté... les garçons que je fréquentais n'allaient pas à l'école chrétienne, hein !

CL : Ça ne posait pas de problème à votre maman ?

JN : Du tout. Ça lui était égal.

CL : Et les bagarres entre ceux du public et ceux du privé, vous n'avez pas connu ?

JN : Non. L'école laïque de Saint-Paul était en face de celle des garçons. Nous, on était un peu plus bas. De temps en temps, je connaissais les garçons, quand on passait, ils nous appelaient les curetons. J'ai pas connu de bagarres. Du tout.

CL : D'autres souvenirs liés à l'école ?

JN : Une chose qui m'a frappée, quand j'étais un peu plus vieille. On avait une Bonne-Mère, c'est-à-dire, directrice, je pense qui était une noble et qui voulait que son école soit chic. Elle avait invité les parents à ne pas mettre de blouse aux enfants. Alors moi j'en voulais pas. Ma mère était d'accord mais on père n'était pas trop d'accord. Je n'ai jamais eu de blouse. Et puis on n'avait pas le droit d'aller en pantalons. C'était l'époque des débuts des pantalons. Y'avait qu'une fille dans toute l'école. Parce que soit disant qu'elle avait fait faire un certificat médical comme quoi qu'elle avait de mauvaises jambes. Le premier pantalon que j'ai eu, c'est quand j'ai dû passer mon brevet. J'avais 15 ans. En 53. Autrement, les bonnes sœurs étaient relativement gentilles. Certaines, celles qu'on sentait faibles, on les faisait marcher, comme tout le monde. Un souvenir quand même, en commercial, en anglais. C'était à l'époque où on n'exigeait pas de diplôme. On avait une professeure d'anglais qu'avait 17 ans, donc pas beaucoup plus vieille que nous, qui sortait de l'école, qui était très bonne en anglais, mais qui n'avait pas les bases, quoi. Mais ça, c'étaient les écoles privées. Ils n'étaient pas obligés de prendre les professeurs qu'ils prennent maintenant.

[0'12"34] – Les loisirs d'enfant

JN : Pas beaucoup de loisirs. Les dimanches tantôt, le seul loisir, mes parents n'avaient pas de voiture... Les seuls loisirs, on faisait des balades à pied. Et bizarrement, on était contents. On retrouvait des gens. Des gens venaient quelques fois à la maison avec des enfants. Mais les loisirs, moi, c'était jouer sur le commun avec les copains. Autour de l'étang, on agençait des petits ports. Enfin, on rêvait. Mais j'avais pas de loisirs particuliers.

CL : Est-ce que vous pratiquiez une activité sportive ?

JN : A l'école oui. Y'avait l'éducation sportive. Mais c'est tout.

CL : Dans le cadre de l'école ou du patronage ?

JN : De l'école. Mes parents n'avaient jamais voulu, pendant que j'allais à l'école, que je fasse du sport parce que... elle avait ses idées. Donc, dès que j'ai arrêté l'école, je me suis inscrite dans un club sportif.

CL : Quel sport ?

JN : Basket.

CL : Vous n'alliez pas au patronage ?

JN : J'allais quelques fois. C'était à Ragon. Au patronage le mercredi. C'était une vieille fille, Mademoiselle, je ne me souviens plus... Absolument adorable, mais alors, datant de 1800 ! Et là, on faisait des petites choses, on bricolait. Mais ça passait le mercredi. Si, j'allais là au patronage.

CL : A Ragon, pas à Saint-Paul ?

JN : Non. Saint-Paul, je me souviens pas qu'il y en avait, mais à Ragon, elle faisait ça pour les enfants, ça rassemblait aussi bien Ragon que le Chêne-Creux. C'était sur la route nationale, elle avait un petit local, qui devait dépendre certainement de la cure de Saint-Paul.

[0'14"31] – La mauvaise réputation de Ragon

CL : Tout à l'heure, hors micro, vous m'avez dit « les enfants de Ragon, c'était de l'autre côté de la route, c'était autre chose ». Vous pouvez me parler un peu de ça ?

JN : Je pense que c'était entretenu. Moi j'ai été élevée en me disant : « *On ne fréquente pas Ragon.* » D'abord il y avait beaucoup de nomades. Ce sont des gens qui ne sont pas intéressants. Pour les gens du Chêne-Creux, et également d'ailleurs, Ragon, c'était un peu l'extrémité de Rezé qui n'était pas intéressante. Ça c'est sûr. Y'a pas que moi à qui on l'ait dit. Alors là par contre, ceux qu'allaient à l'école de Ragon, on ne les fréquentait pas beaucoup ! L'école de Ragon était typée.

CL : Ça s'est arrangé avec le temps ?

JN : Certainement. Parce qu'il y a eu beaucoup de constructions neuves. Y'a eu des problèmes, il y a quelques années avec les gens du voyage. Mais il y a tellement de constructions neuves. Parce que les gens du voyage étaient majoritaires dans l'école. Donc c'était affreux à gérer. Affreux. Et maintenant, avec toutes les constructions, ils sont minoritaires. Donc ils sont noyés dans la masse et ça se passe bien. L'école est pas mauvaise, je crois pas. Il y avait une fête. C'était le jeudi de l'Ascension. C'était la fête des Caillebottes. Elle existe encore d'ailleurs. On y allait, y'avait manèges et tout. Mes parents m'emmenaient. Ils allaient parfois au bal. Mais j'étais tenue à côté d'eux et on n'allait pas danser avec n'importe qui. C'est changé tout ça. De même que le club sportif de Ragon avait extrêmement mauvaise réputation par rapport aux clubs de foot. Les gars de Ragon, ils buvaient, ils étaient pas intéressants par rapport aux autres clubs de foot.

CL : Y'avait des faits ou c'était plus des...

JN : Oh y'a sûrement eu des faits. Ragon, ça buvait, Ragon c'était quelconque. Mais dans le club sportif de Ragon, y'en avait peut-être des biens et des moins bien. Mais c'était comme le quartier de Ragon. C'est fini tout ça.

[0'17"01] – Formation professionnelle

JN : Je suis allée à l'école. J'ai passé mon brevet. Ensuite...

CL : A Saint-Paul ?

JN : Tout le temps. J'ai fini là aussi. Je suis allée au cours commercial. J'ai eu mon CAP d'aide-comptable, mon brevet de comptable. Mon rêve ça aurait été de continuer mes études. J'adorais ça. Mes parents n'ont pas voulu. N'ont pas pu. Donc j'ai passé des concours. Je suis d'abord rentrée, comme secrétaire dans une quincaillerie, en remplacement, pendant un an. Puis après j'ai passé un concours à la mairie.

CL : Vous aviez quel âge quand vous êtes entrée à la mairie ?

JN : 18 ans. Juste.

CL : On est en quelle année ?

JN : 56.

[0'18"07] – Son travail à la mairie

CL : Entrer à la mairie de Rezé, qu'est-ce que ça représentait pour vous ?

JN : Pour moi, et surtout pour mes parents, qui étaient enchantés, c'était la sécurité de l'emploi. Les congés, et surtout la sécurité de l'emploi. Un salaire assuré. Et pour moi, j'étais un peu comme eux. Je devenais fonctionnaire. Je savais que je serais tranquille tout le temps. Et puis, j'étais fière de rentrer à la mairie, je crois que c'est ça. J'ai passé le concours et puis voilà.

CL : Vous vous souvenez de votre premier jour, votre première semaine de travail ?

JN : Le début, j'étais un peu déçue. Je suis rentrée au secrétariat général. Je faisais un peu le bouche-trou, hein. On recopiait à la main les conseils municipaux. Moi, pas de chance, ils n'ont pas pu me relire. J'ai une écriture où les M, les N, se mélangent un peu. Je prenais un peu de courrier, mais enfin, j'avais pas trop ma place, vous voyez. Et puis après, le secrétaire m'a appelée, j'ai pris du courrier en sténo. Ça s'est amélioré.

CL : C'était quoi votre poste ?

JN : J'étais sténo-dactylo. Mais au début, il a fallu trouver ma place, quoi.

CL : Elle était où la mairie à l'époque ?

JN : C'était l'ancienne mairie, que vous avez devant la nouvelle. Et elle était beaucoup plus petite que ça parce qu'on l'a agrandie de trois grands bureaux à l'époque. C'était une maison bourgeoise et pis c'est tout, hein. Y'avait le secrétariat, moi j'étais en haut, y'avait l'adjoint. En bas, y'avait les services techniques. Y'avait 6-7 bureaux, c'est tout. Puis après ils ont construit trois grands bureaux sur l'aile.

CL : Vous n'étiez pas nombreux au départ ?

JN : On n'était pas nombreux, je vous dirai pas combien on était, mais on n'était pas nombreux.

CL : Ça change de l'ambiance d'aujourd'hui ?

JN : Ça ne se compare pas. Ils ont multiplié par dix les services.

CL : Comment votre travail a évolué ?

JN : Je suis rentrée comme secrétaire. Pis après j'ai changé de bureau et j'ai été nommée, alors là, l'horreur, au service des cimetières-élections-chômage. Le chômage, j'aimais bien, parce qu'on voyait des gens, on discutait, je leur faisais des dossiers, on leur faisait avoir des indemnités. Tous les huit ou quinze jours, on faisait les états d'indemnité qui les faisaient payer par l'ANPE. Ça j'aimais bien ça. C'est la mairie qui faisait pointer les chômeurs. Ils venaient pointer tous les deux jours à l'époque. On les pointait, on avait des cartes de chômage. Et tous les huit jours je crois, on faisait les états par rapport à leur travail, ceux qui avaient repris leur travail ou pas. On envoyait ça à l'ANPE qui les payait. L'Assedic n'existait pas à l'époque. J'ai eu jusqu'à 300 chômeurs. J'ai commencé en 57-58.

CL : Jusqu'à la création de l'ANPE ?

JN : Ça a toujours existé. Ce n'était peut-être pas l'ANPE. Je ne sais pas qui est-ce qui les payait. C'était pas la mairie qui payait. Je vous dirai pas mais je me revois en train de faire des grands, grands états. Et les élections c'est pareil. Et vous dire comment c'était à l'époque. Je tapais les listes électorales. Chaque personne était répertoriée sur un carton et je les tapais, pour les élections. Ça a pas duré trop longtemps, après on a eu des machines. Et ce qui était triste, c'étaient les cimetières. Ça j'ai jamais su m'y faire. Mais enfin, c'était comme ça.

CL : Vous deviez faire quoi ?

JN : Par exemple, quelqu'un perdait ses parents. Il venait déclarer. On faisait l'ouverture, l'autorisation d'ouvrir une tombe. Leur tombe. Ou ils en achetaient. Quand ils en achetaient, y'avait pas de problème. Je faisais la fiche. Mais quand il fallait ouvrir une tombe, il fallait s'assurer qu'il n'y avait pas d'autres héritiers avec. Auquel cas, il fallait que les héritiers donnent leur autorisation. Ça compliquait les choses. Par exemple, il fallait faire un ou deux allers-retours. Donc, j'aimais pas trop ça. Pis on voyait les gens dans la peine, j'aimais pas. J'ai fait ça un bon moment. Après j'ai passé le concours de commis. Commis, c'est pour monter en grade. C'était un petit concours : vous aviez une rédaction, du calcul, un peu de droit. Le concours de commis, je l'ai passé à Nantes. Donc là, j'ai été nommée. Ça m'a pas changé grand-chose, je suis restée au même service.

CL : Alors qu'est ce que ça change ?

JN : Mon salaire et puis... que vous soyez sténo ou commis, y'avait un peu plus de responsabilité, mais ça changeait rien. Quand mon chef s'en allait, je menais le bureau. Ça n'a rien changé du tout. Et puis en 76 – c'est l'année de la mort à mon père, j'ai passé le concours de rédacteur. Et là j'ai été reçue et j'ai été nommée dans un service qui m'a passionnée jusqu'à ma retraite, pas tout à fait. J'ai été nommée au service de l'Enseignement et du Sport. Et des locations de salles. C'était assez important aussi. Là, ça m'a vraiment passionnée. On s'occupait des écoles, on s'occupait du sport, on s'occupait de l'entretien des locaux. C'est moi qui – ça a existé au moins pendant 20 ans – c'est moi qui ai fait tous les temps d'entretien dans les écoles. J'en ai rectifié quelques-unes de huit heures en mois, d'autres de huit heures en plus. La mairie m'a suivie. Et j'ai fait toutes les écoles, toutes les salles de réunion, et je pense que ça a duré une bonne vingtaine d'années les plans que j'avais faits. Là, je crois qu'ils ont tout changé. Ce qui est normal, hein. Donc, le sport, l'enseignement, et ça a été presque jusqu'à ma retraite. Et puis deux ou trois ans avant ma retraite, le maire a fait éclater le service. Et il y a eu le service de l'Enseignement et le service des Sports. Et la location de salles a dû aller à la Vie associative.

CL : Alors vous êtes allée où ?

JN : Moi j'ai gardé l'enseignement. Non, pardon : le sport. Mais enfin, ça m'avait fait... J'avais dit : « *Vous pouvez pas attendre un an, je m'en vais.* » Ça a fait une coupure. Je dirais que ça m'a... pas démotivée, mais ça a été dur. C'était moche. Bon, c'est comme ça, c'était leur idée à eux. Donc j'ai été nommée rédacteur. Après... trois ou six ans après, je pouvais être nommée chef de bureau. Je faisais office, hein. J'avais quatre personnes au bureau, mais j'avais une vingtaine de gardiens, j'avais la piscine, j'avais une centaine de personnes avec les écoles et tout. Dans les écoles, j'avais les femmes de ménages mais j'avais aussi les Atsem qui travaillent dans les écoles. Très intéressant. Pis j'avais des collègues qu'étaient très, très bien. J'ai été nommée à l'ancienneté parce que la chef de bureau était supprimée. Ensuite, au lieu de passer l'examen, j'ai vraiment eu de la chance, j'ai été nommée attachée... le poste de chef de bureau a été supprimé, donc j'ai été nommée attachée. Et j'ai fini attachée principale. J'ai vraiment eu de la chance. J'ai eu une carrière exemplaire avec beaucoup de chance.

CL : Oui mais ça correspond à l'époque aussi...

JN : Oui. Et j'ai passé les examens. Si ça avait mal marché, je pense qu'on m'aurait pas nommée. Mais j'ai quand même eu de la chance.

CL : Finalement, est-ce que vous n'avez pas suivi la mairie qui grossissait, et du coup qui avait besoin de personnel encadrant ?

JN : Ah ben si. Les études à faire, les relations, tout changeait. On travaillait par notes de service alors qu'avant, c'était un petit coup de fil et tout. Tout a énormément changé, c'est sûr.

CL : Est-ce que vous pouvez raconter cette évolution de la mairie et ce que ça impliquait comme changement ?

JN : Vous avez d'abord le secrétariat particulier du maire qui s'est créé et qui travaillait que pour le maire. Il y avait là trois personnes. Qui étaient un peu au secret et qui travaillaient pour le maire et les adjoints. Qui faisaient les courriers, qui prenaient leurs réunions. Bon là, il fallait être très discret.

CL : C'est en quelle année ça ?

JN : Il a dû débuter... c'est Monsieur Floch ça... vers 1973-74. Parce que quand j'ai été nommée en 76, celle qui dirigeait le service où j'ai été nommée, est partie au secrétariat des élus. Le secrétariat général comptait quatre personnes. Donc c'était le courrier du secrétaire général. Le nôtre. Y'avait l'état civil. Avant, l'état civil, c'était deux personnes. Ils étaient quatre-cinq. Après ils ont créé le service réglementation, pour gérer les problèmes. Ils ont créé le service des achats. Et la comptabilité qui a pris une énorme extension. Parce qu'avant, c'était une comptabilité manuelle. Pis après c'est devenu la grosse comptabilité avec les emprunts et tout ça. Ça ça a pris une énorme extension.

CL : Tous ces changements se sont faits sans heurt, progressivement ?

JN : Relativement progressivement mais rapidement quand même. Parce qu'il fallait évoluer. Mais sans problème de personnel. Je crois pas. Les services techniques se sont multipliés par trois-quatre aussi. Ils se sont énormément agrandis.

CL : Et vous, vous vous êtes adaptées facilement ?

JN : Oui. On a eu du personnel. On a évolué avec. Y'a eu des problèmes. On a eu des adjoints. Un surtout, très, très motivé donc qui faisait beaucoup bouger. On travaillait avec les adjoints, hein. C'est eux qui commandaient. Ça s'est relativement bien passé.

CL : Et les relations avec le personnel politique ? Vous avez connu plusieurs maires ?

JN : J'ai connu Monsieur Plancher. Monsieur Floch très, très longtemps. Et Monsieur Retière moins longtemps. Je suis partie quand Monsieur Retière était là. Oh ben Monsieur Plancher, lui... Ben lui, il dirigeait le Secrétariat, il donnait les grandes directives. Mais tous les matins, c'était un homme formidable, il venait, il serrait la main de tous les bureaux. Mais c'était la petite mairie, attention. Mais en dehors de ça, il n'intervenait pas. Monsieur Floch, c'est là que la mairie a beaucoup bougé. Il s'est créé aussi le service jeunesse. On a eu le COS qui s'est créé aussi : le comité des œuvres sociales de la mairie. Pour défendre. Mais y'a eu les syndicats aussi.

CL : C'est Monsieur Floch qui a créé ça ?

JN : C'est pas lui qu'a créé. Ça s'est passé sous son ère. Le service jeunesse, c'est sous son mandat. Mais on avait de bonnes... Y'avait des collègues, y'avait un peu de tirage parce que chacun essayait d'attirer à eux. Ou passer par-dessus l'autre service pour faire quelque chose. Mais dans les politiques, moi j'ai pas eu beaucoup de problèmes, non.

CL : La mairie grossissant, le rapport de force entre politiques et administration a changé ?

JN : Les élus étaient beaucoup plus présents dans les services dont ils avaient la charge. Ils commandaient beaucoup plus qu'avant mais on les voyait peu. Ils donnaient leurs directives mais... ça se passait bien en général. Mais quand même, quand y a eu cette réorganisation des services. C'est-à-dire trois-quatre ans avant que je parte, là y'a eu une grosse scission. Du personnel a été muté et l'ambiance générale a changé. Les services ont changé. Moi, le mien a été divisé, d'autres sont allés ailleurs. Et avant, quand on se voyait, on se disait « *tiens tu peux me faire telle ou telle chose* », « *bon ben d'accord, j'te fais un...* ». Ça s'arrangeait convivialement. Et après, c'était notes de service, c'était devenu l'Administration. C'est partout. C'est l'administration nouvelle, ça.

[0'31"34] – Les relations avec les mairies voisines

JN : A l'époque heu... Après, on se déplaçait : je suis allée à la mairie de Nantes, travailler au service des sports. Mais à l'époque, on travaillait un peu seuls. Ou on se téléphonait. Des fois, on se disait : tiens, comment fait Nantes, Saint-Sébastien... On se téléphonait. Mais on se voyait pas.

CL : Et ça a changé ?

JN : Ça m'est arrivé un jour, on a le gymnase de la Petite Lande qui a brûlé, on s'est réuni avec Nantes et l'adjoint bien sûr, pour essayer de trouver des créneaux. On commençait à se réunir. Je suppose que maintenant, ça doit continuer.

CL : Vous avez été à la retraite en 98, et jusqu'à ce moment-là, les relations avec Nantes se sont...

JN : On a quand même eu des séminaires de temps en temps. De grandes réunions avec les élus, alors là, on y allait.

[0'32"46] – Les sorties

CL : Vous êtes restée chez vos parents jusqu'à quel âge ?

JN : Jusqu'à l'époque de mon mariage. 21 ans.

CL : Jusqu'à 21 ans, votre vie de jeune femme à Rezé, c'était quoi ?

JN : Donc j'avais mon travail. Je m'entraînais trois fois par semaine à Nantes. Comme je jouais au RAC, le RAC était à côté du foyer des jeunes travailleurs, à la gare. Donc ça faisait assez loin. J'y allais en vélo, ensuite en mobylette.

CL : Vous aviez une mobylette ?

JN : J'ai commencé à la mairie en vélo et je me suis achetée, dès que j'ai pu, une mobylette. Et donc on allait... trois fois, ça me prenait pas mal de temps. Le samedi après-midi, je sortais parfois. Mais ma mère trouvait que non... J'ai une mère qui a été élevée très durement et elle acceptait mal les distractions. Quand j'ai connu mon mari, je sortais le samedi, j'allais au cinéma ou ailleurs, ça lui plaisait pas trop.

CL : Vous preniez cette liberté-là ?

JN : Je la prenais d'office. Mais je me souviens quand même d'un soir de mi-carême où j'étais rentrée très

tard. Mon père m'avait dit : « tu n'iras pas dimanche ». Les parents avaient beaucoup d'autorité sur les enfants. Mais ma sœur n'a pas été éduquée du tout, du tout comme moi. D'ailleurs je la défendais. Mais c'est différent. C'était l'époque la plus dure quand même. J'étais pas la seule, hein.

CL : Tout à l'heure, vous évoquiez les bals...

JN : A Rezé, je crois qu'il y avait un bal aux Trois-Moulins. Il y avait une salle de restaurant, qui marche toujours mais qui ne fait plus bal. Je crois qu'il y avait Pont-Rousseau, chez Durand aussi, il y avait une salle de bal. Mais autrement, le dimanche, beaucoup de mes amis allaient à Portillon, c'est pas loin, sur les bords de la Sèvre. C'était une grande tente. Ou à Raballand [PHON], c'était très, très connu à Challand. Mais mes parents... quand j'ai connu mon mari, là, je ne demandais rien, mais toute seule, non, on ne m'aurait pas laissée aller.

CL : Le bal, que ce soit à Portillon ou à Raballand [PHON], comment les jeunes s'y rendaient ?

JN : Je suppose qu'ils allaient ou en mobylette ou certains avaient des voitures. Les voitures des parents. Moi, étant jeune, avant de connaître mon mari, j'avais une bande d'amis.... C'est-à-dire que j'avais une amie qui fréquentait et les amis venaient avec. On allait pas mal danser à la Jonelière. Y'avait deux petites.... C'étaient pas des boîtes, c'étaient des petites pistes, et on dansait là. On prenait le bateau et on allait danser là. C'est des bons souvenirs. Et ça, ma mère ne le savait pas !

CL : Et là c'était votre futur mari qui vous y emmenait ?

JN : Ah non, je ne le connaissais pas à l'époque. Je retrouvais mon amie et tous ses copains. Alors y'en a un qui avait la chance d'avoir la voiture de ses parents le dimanche, donc après, on allait en voiture.

CL : Qu'est-ce que vous disiez à vos parents ?

JN : Ben que je sortais avec mon amie. Quand vous avez des parents qui sont assez sévères, vous êtes appelée à mentir, hein.

CL : Et puis il y avait un décalage avec la société...

JN : Oui, et puis il y avait eu la guerre, tout ça, ma mère avait pas eu une enfance... Mais bon, après je lui avais dit quand même. J'allais aussi après les matches – ça je lui disais – j'allais danser chez Mauduit. Mauduit, c'était une des plus belles salles de Nantes [son mari m'explique où c'était situé dans Nantes, vers la rue du Bocage]. Mauduit, c'était une magnifique salle, qui faisait des concerts ou autre, y avait une estrade, y'avait un très bel orchestre. C'était une très, très belle salle. Y'avait beaucoup de monde. Mais là, ma mère elle disait rien, parce qu'il y avait beaucoup d'étudiants, beaucoup de jeunes bien. Les bals de l'Yvette, les bals de l'ENSM, les bals des Catherinettes. J'avais un voisin, j'allais au bal des Catherinette avec lui. Là, ma mère me laissait. C'était mon voisin d'en face, alors... Les grands bals se faisaient chez Mauduit.

CL : Ça avait quelque chose du bal populaire ?

JN : Ah non. Y'avait des filles en jolies robes, habillées. Non, c'est pas le bal populaire, les gens étaient corrects.

CL : On pouvait y aller facilement ?

JN : Ah oui. Vous payiez l'entrée et vous entriez. Je pense qu'ils n'auraient pas toléré des gens mal habillés, mais vous pouviez y aller très simplement. Aucun problème.

CL : Et comment vous avez rencontré votre mari ?

JN : Au basket. Je pense que je jouais. Et lui est arrivé avec des amis voire le match qui venait de se terminer. Il avait à l'époque une Quatre-Chevaux, alors du Grand-Blottereau, ils nous ont offert un pot Place du Commerce. On est monté à cinq dans la voiture, trois garçons, deux filles. Et il nous a ramenées chez nous. Il voulait demander à me revoir. Mais l'amie avec laquelle j'étais lui a dit : « *Tu accompagnes Jacqueline d'abord et après moi.* » Mais comme je jouais au basket, je jouais aux Champs-de-Mars. A l'époque c'était un terrain de basket. Et je l'ai retrouvé là. Parce qu'il faisait des comptes-rendus pour Presse-Océan. Sportifs. Donc on s'est retrouvés facilement.

[0'40"06] – L'installation du couple – l'habitat

JN : Quand on s'est mariés, j'ai eu la chance d'avoir un logement de la mairie, rue Chupier. Qui maintenant sert de... c'est peut-être bien le foyer des Anciens. C'est un grand immeuble. Et j'ai été sous les toits. Ils

m'ont offert ce logement-là le jour du mariage. Monsieur Plissonneau nous a annoncé ça. On avait une chambre, sous mansarde, une très, très grande pièce, et puis le grenier qui servait de tout quoi. Après on a construit et en 1962, on a emménagé dans notre maison 99 rue Jean-Baptiste Tendron. Dans la rue où je suis née.

CL : Comment vous avez eu ce terrain ?

JN : C'est un terrain de famille. On l'a eu comme ça.

CL : C'était facile d'avoir un terrain pour construire ?

JN : Nous, c'était beaucoup de tenues maraîchères. Mais je pense qu'on avait des terrains facilement, oui. A l'époque, mon mari était dessinateur. Pis il a fini directeur technique. Chez Socomo à Saint-Herblain [*précision : il a été dessinateur aux Chantiers de Bretagne*].

CL : A quoi ressemblait votre maison ?

JN : A la maison nantaise. On avait tout à l'étage. Et on n'a pas fait comme tout le monde. On avait une pièce en bas. Quand ma fille est née, on a transformé. On a mis la buanderie en chambre et on a refait une pièce derrière. Alors nous, on avait la pièce des enfants en bas, et nous on vivait en haut. Alors monter-descendre/descendre-monter. Je rêvais que d'une chose : d'avoir une maison basse.

CL : Vous avez vécu combien de temps rue Jean-Baptiste Tendron ?

JN : De 62 à 2008.

[0'42"41] – Les évolutions du quartier

JN : Il s'est transformé complètement. A côté de moi, il y a eu un lotissement de six ou sept maisons. C'était l'ancienne voie ferrée qui allait au Bignon qui passait là. Derrière le château de Monsieur Naud [PHON]. Après chez moi, ça n'était que des prés, ça s'est construit complètement. En face, c'était pareil, c'étaient des prés ça s'est construit. Y'avait même le directeur de chez Renault qu'avait fait construire en face chez nous. Ça s'est loti complètement, complètement. Y'avait une ou deux vieilles maisons, c'est tout.

CL : Comment vous avez vécu ces changements ?

JN : Très bien. Ça faisait des gens à qui on parlait, des voisins très agréables. Mon fils avait quand même, quand il était petit, encore quelques terrains où il allait jouer.

CL : Et vos enfants allaient à l'école où ?

JN : A l'école du Chêne-Creux. A la maternelle qui... Elle était pas vieille la maternelle. Et à l'école du Chêne-Creux, je sais qu'il avait été frappé parce que je pense qu'à l'époque on avait commencé à séparer l'école des garçons, l'école des filles. Il a été choqué parce qu'en maternelle, ils étaient mélangés. Il avait perdu sa copine.

CL : Est-ce que la vie des commerces a changé dans ce quartier ?

JN : On avait le café de la Mère Binette [PHON], de Monsieur et Madame Augereau [PHON]. En face, là où il y a les feux, il y avait Madame Gély [PHON] qui tenait une épicerie-café. Et un peu plus loin, elles étaient surnommées « *les Filles* », parce que c'était deux vieilles filles, qui géraient une épicerie. Et c'était vraiment l'épicerie du coin. Parce que Mme Gély avait une épicerie, mais c'était une épicerie de proximité. Elles, elles avaient une vraie épicerie et on allait là.

CL : A quelle époque ça a changé tout ça ?

JN : Ça a changé quand Leclerc est arrivé. Le premier Leclerc qui s'est installé au bout de ma rue, ma fille devait avoir... c'est vers 71-72. Ils ont fait le tout-à-l'égout... le premier Leclerc s'est installé au bout de ma rue. Après il est allé là où il y a tous les logements sociaux, pis après il est allé là où il y a Océane. L'épicerie de ce qu'on appelait les Filles, a fait faillite. Ça a été racheté par un Monsieur mais ça a fait faillite. Mme Gély [PHON] ça a été racheté par un maçon... non, c'est une demoiselle Gély qui s'est mariée avec le fils d'un maçon. Ils ont supprimé l'épicerie et fait qu'un café. Ils ont tout chamboulé. C'était le Leclerc qui ramassait tout.

CL : Ça a changé votre vie de quartier ?

JN : Non. On allait tous à Leclerc, on se retrouvait là. Moi j'allais parfois dans des épiceries à Saint-Paul parce que Leclerc, au début, c'était pas la qualité. Pis au fil des années ils se sont améliorés donc on y allait. Mais moi je suis très marché, je n'achète ni viande, ni poisson. J'achète tout au marché. Je suis restée ancestrale, comme ma mère. Je vais au Château et à Pont-Rousseau.

[0'46"22] – Les loisirs d'adulte

JN : C'était assez dur parce que j'ai eu des enfants très durs à élever. Ils ont été chacun malades, au moins six ans. Je crois que ma fille a vu tous les médecins du dimanche... Alors comme elle a cinq ans d'écart, ça a duré dix ans. Mon mari a toujours fait son basket, alors quand ils n'étaient pas malades, j'accompagnais. Mes enfants faisaient du basket aussi, alors je les accompagnais. J'ai fait de la gymnastique. Ensuite, après le basket, il [son mari] s'est mis dans l'arbitrage. Il s'en allait assez loin. Donc on accompagnait ou pas. Et ensuite, il a été président de la fédération de Loire-Atlantique du basket. Donc là on avait beaucoup de sorties, de cérémonies si vous voulez. Mais c'est surtout vers l'âge de 40-45 ans, on a reformé... alors ça nous est venu, toutes les mamans d'enfants, on s'entendait bien, on a reformé une équipe Basket-loisir. Et j'ai joué jusqu'à 60 ans. Et en même temps je faisais du tennis. Donc j'étais quand même pas mal occupée. Mais le basket, c'était extraordinaire, on était une équipe. Il y en avait beaucoup qui en avaient déjà fait, mais d'autres qui n'en n'avaient jamais fait. Et on avait des troisièmes mi-temps renommées. Heureusement qu'à l'époque on ne soufflait pas dans le ballon ! Quand on revenait à 11 h le soir, c'était pas triste. Tout était prétexte à... les anniversaires, tout, tout, tout. Et on s'entraînait sérieusement. On a fait des matches. Et après ça a faussé tout, je vois à Basse-Goulaine, c'étaient des femmes qui avaient joué à un certain niveau, donc on pouvait plus. Pis après, j'ai continué le tennis jusqu'à 65 ans, facile. Mais après je me suis rendue compte, je me trouvais avec des jeunes qui pouvaient être mes enfants, j'arrivais à les battre. Mais au final, la rapidité et tout, il faut pas rêver quand même. Donc maintenant, je marche. Avec Ragon, vous voyez, les mœurs ont changé.

CL : C'est dans le cadre d'un club ?

JN : Dans le cadre du centre socio-culturel de Ragon. Ils ont cinq ou six sections « marche ».

CL : Est-ce que vous aviez des engagements associatifs ou politiques ?

JN : Politique, non. Parce que j'en voyais assez. Associatif... je sais pas si c'est associatif mais je faisais partie des parents d'élèves du collège et du lycée. Mais ça s'arrêtait là. Je trouvais que mon mari était tellement pris, il fallait bien quelqu'un à la maison.

CL : Et maintenant que vous êtes à la retraite ?

JN : Je fais partie d'une association qui s'appelle les 3V. C'est une association d'amis qui faisons des voyages. Tous les deux ans normalement on fait un grand voyage. Là, on arrive d'Afrique du Sud. Et tous les ans, un petit voyage. C'est nous qui formons nos voyages et après on va se vendre aux Tour-operators. Donc ça demande du travail et là, je suis secrétaire. Mais c'est extrêmement sympathique, on est tous des amis.

CL : C'est avec des gens de Rezé ?

JN : Oh non. On accepte tout le monde. Vous avez Rezé, Bouguenais, Saint-Sébastien, Nantes... On en a même deux qui sont arrivés de Paris. Là, j'ai deux personnes qui ont demandé à faire partie, on accepte. Faut être accepté, faut être parrainé, mais aucun problème. Nous, on a été parrainés pour pouvoir y entrer. Ma sœur y est entrée, je l'ai parrainée. Mais là on a fait l'Irlande, on était 40, c'était formidable. On a notre assemblée générale en février. Alors là, je m'en occupe, je suis secrétaire. En dehors de ça, je m'occupe de mes petits-enfants, je me promène. Cool.

[0'51"13] – Souvenirs du château de Rezé

JN : Je ne suis pas allée chez Monsieur et Madame de Monti, qui habitaient là à l'époque. Mais le château de Rezé, j'y suis passée. C'était ma route pour rentrer dans le Château, du côté de la rue du Château de Rezé. Il y avait deux énormes tourelles, noires je crois, magnifiques, une grande allée qui menait au château et derrière, c'était que des bois, prairies... Y'avait un étang je crois. Mais qui arrivait jusqu'à l'arrêt du tram. C'était immense. Et là, on se retrouvait parfois. A l'école, à la fin de l'année, on allait faire les travaux pratiques, coudre... C'étaient des journées d'amusement. On y allait. Y'avait pas que notre école. Toutes les écoles faisaient ça. Y'avait aussi, je crois, des réunions sportives, des courses, des

choses comme ça. Des kermesses. Moi, j'y suis allée, c'était ... J'ai été déçue quand le château s'est construit, mais c'est normal, je ne dis rien. Mais c'est vraiment un monument de Rezé, parce que Rezé avait beaucoup de châteaux. C'était quelque chose d'extraordinaire de Rezé qui s'est construit, là. Mais c'était peut-être nécessaire à une époque où il y avait besoin de logements après la guerre, je dis pas.

[00'52"34] – Ce qui a le plus changé

JN : Y'a trop... Je trouve que Rezé qu'était une ville rurale, elle avait un charme, elle avait beaucoup de terrains boisés. Bon, il faut construire, c'est normal. Mais je trouve que maintenant, il y a plein d'immeubles, on défigure Rezé. Rezé était une ville dortoir, mais moi je dis pas ça en terme péjoratif, c'était bien. Mais maintenant, on voit des immeubles,... y'a une maison, et crac, mon garagiste s'en va en retraite et c'est encore un immeuble qui va se faire.

CL : Maintenant, vous n'habitez plus rue Jean-Baptiste Tendron. Pourquoi vous avez changé ?

JN : Parce que ça fait 20 ans que je voulais une maison de plain-pied. Mon mari ne voulait pas quitter parce qu'on avait plein d'amis. Et pis il s'est rendu compte que peut-être, en vieillissant, on aurait des besoins. Et c'est un ami, la première maison, là [*elle montre une maison à côté de la sienne*], c'est ses parents qui avaient une tenue maraîchère, qui louaient à des gens pour faire des jardins. La maman est décédée, le père a fait ses affaires. Ils ont décidé de lotir. Ils ont fait quatre maisons. Ça s'est fait très rapidement parce que je crois qu'il y avait un promoteur dessus quand même. Il était temps !

[00'54"11] – Retour sur les souvenirs d'enfance

JN : Mes souvenirs d'enfance, c'est la récolte du foin où je montais sur la charrette. Je revenais, grimpée sur la charrette, sur le foin, et je passais le foin par la petite fenêtre qui était en face chez moi. C'est la ferme moi mes souvenirs d'enfant. Aller avec heu.... Ils avaient 10-15 ans de plus que moi, ils m'emmenaient partout. Leur mère m'adorait. Les fermiers, en face ! D'ailleurs, leur fils habite là [*elle montre le voisinage*]. J'étais toujours chez eux. Et j'ai vraiment eu la vie... Je vois les petits veaux, le cheval qui était à côté, je l'emmenais. Ça, c'est des souvenirs de petite fille qui m'ont vraiment marquée. Mon père avait des vignes, on allait vendanger. On allait chercher les cerises. Oui, j'ai eu une enfance rurale. J'en ai pas souffert. Mais en étant jeune fille, j'aurais voulu habiter Nantes pour aller dans les magasins et sortir. Et nous, on avait que les cars. Ah si y'avait le tram à l'époque quand même. Il a été supprimé mais...

CL : Jusqu'aux Trois-Moulins ?

JN : Oui, jusqu'aux Trois-Moulins. Mais bon, on sortait pas comme on voulait, c'était pas facile. On allait au cinéma de Saint-Paul, mais c'était un petit cinéma, y'avait pas grand-chose.

[00'55"35] – La mort d'Alexandre Plancher

JN : Lorsque Monsieur Plancher est décédé... C'était un maire extraordinaire. Un homme formidable, humain surtout. Très, très, très humain. Et lorsqu'il est décédé, j'arrivais juste de vacances de neige. J'ai pas eu le temps de descendre du car, je suis allée vite fait, faire une visite. Il était exposé dans son bureau à la mairie. Et là, j'ai vu des élus, des adjoints pleurer. Même des adjoints d'un autre bord politique. Il était très aimé et ça, ça m'a marquée parce que toute la population a défilé.
